

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N° _____

THESE

880

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Léopold LEMOINE

Né le 28 février 1914 à Pau (Basses-Pyrénées)

Quelques Réflexions
Biologiques
sur la Pensée Créatrice

Président : M. LAIGNEL LAVASTINE, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Léopold LEMOINE

Né le 28 février 1914 à Pau (Basses-Pyrénées)

Quelques Réflexions Biologiques sur la Pensée Créatrice

Président : M. LAIGNEL LAVASTINE, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR
289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1939

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robt DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
»	LEVY-SOLAL
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD
»	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	SANNIE
»	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgic.
BARIETY	Pathologie médicale.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne) . .	Pathologie médicale.
Justin BESANÇON . . .	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgic.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgic.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie Médicale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngol.
HUGUENIN	Anat. pathologique.
JOANNON	Hygiène.

MM.	
LACOMME	Parasitologie.
LANTUEJOL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Obstétrique.
LAVIER	Pathologie médicale.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgic.
MH I. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie
MENEGAUX	Pathologie chirurgic.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgic.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT-DUTAILLIS . . .	Anat. pathologique.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SÈNEQUE	Pathologie chirurgic.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathol chirurgic.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgic.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgic.

MM	
LARDENNOIS	Pathologie chirurgic.
LE LORIER	Obstétrique.
SCHWARTZ	Patholog. chirurgicale
NEVEU-LEMAIRE	Obstétrique.
VAUDESCAL	Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM	
ALAJOUANINE	Clinique médicale.
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR-VALLERY-	
RADOT	
SÉZARY	

MM	
BASSET	Clinique Chirurgicale.
BROcq	
CADENAT	
GATELLIER	
MOURE	
QUENU	
VELTER	Clinique obstétricale.
ECALLE	
NETZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPRE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine

Médecin de l'Hôpital de la Pitié

Officier de la Légion d'Honneur

*Qui nous fit l'honneur de présider cette
thèse.*

A M. LE DOCTEUR A. CANTONNET

Ophtalmologiste de l'Hôpital Laennec
Officier de la Légion d'Honneur

A M. LE DOCTEUR LIAN

Médecin de l'Hôpital Tenon
Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine

A M. LE DOCTEUR GEORGES KUSS

Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié
Chevalier de la Légion d'Honneur

A M. LE DOCTEUR BERTHOUMEAU

Chevalier de la Légion d'Honneur
Médecin-Chef de l'Asile National de St-Maurice

A M. LE DOCTEUR PIERRE OURY

Chevalier de la Légion d'Honneur
Médecin-Chef de l'Asile National de St-Maurice

A M. LE DOCTEUR PIERRE HUMBERT

Médecin des Asiles

(in memoriam).

MES MAITRES

A M. LE DOCTEUR ANDRÉ TRÈVES
Chirurgien de l'Hôpital de la Croix-St-Simon
Chevalier de la Légion d'Honneur

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

A MES MAÎTRES EN SORBONNE :

MM. I. MEYERSON, PAUL GUILLAUME,
MAURICE PRADINES, DOCTEUR OMBREDANNE
DOCTEUR CH. BLONDEL (*in memoriam*)
ALBERT BAYET, M. HALBWACKS
PAUL FAUCONNET (*in memoriam*)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Tout acte est déjà création. Cette possibilité inscrite dans tout être, de modifier à son gré le milieu extérieur est le début de tout acte : acte physique qui exige un certain déploiement de force musculaire, acte de pensée créatrice ou de pensée intelligente. Cette dernière exige une adaptation de l'esprit de l'homme qui nécessite aussi un certain effort intellectuel.

Mais l'acte est lui-même commandé par une pensée. Pensée implicite ou explicite. Il faut pour qu'il devienne, qu'il reçoive une impulsion. Il est comme un moteur prêt à se mettre en marche ; l'impulsion est due à la collaboration de deux facteurs : émotion et volonté. Cette impulsion ne s'arrête pas ; elle se poursuit dans l'acte lui-même.

Il est intéressant de constater que la volonté elle-même n'est pas primitive. On trouve à son début l'idée de l'acte à accomplir, idée qui est déclenchée par une émotion. Il faut, en effet, constater que l'émotion est en dernière analyse à la base de tous nos comportements : elle est le dynamisme étrange qui décide, dynamisme qui pourrait sembler empreint d'arbitraire et de caprice. En fait, l'émotion procède de nos tendances. Celles-ci sont plus ou moins intimes : tendances profondes qui vivent dans les recoins les plus obscurs du Moi originel ; tendances plus superficielles, — tendances sociales. Nous nous expliquerons plus tard sur cette distinction à nos yeux capitale, nous en ferons l'analyse, qui est au fond celle des *mobiles* de l'Emotion.

Pour ce qui est de ses *motifs*, ceux-ci naissent au gré des événements, de circonstances qui peuvent avoir un point de départ intérieur ou extérieur à l'acte. Mais le fait capital est — quelle que soit sa cause — cette émotion elle-même. Car l'émotion est un *fait biologique*. Fait mal connu certes, mal individualisé, mais dont l'existence à la base de l'acte de création est, à notre avis, extrêmement importante.

Nous avons d'ailleurs l'intention de montrer que toute émotion, tout sentiment sont créateurs. D'une manière sans doute différente de celle de l'acte intellectuel. Tous les intermédiaires signalés à son propos s'évanouissent et disparaissent. Ils n'ont même jamais existé. Le sentiment, l'émotion se parent de cette graduation compliquée : ils commencent de plain-pied avec la Création, car ils sont eux-mêmes créateurs. Mais ils peuvent en outre communiquer à l'intelligence une base dynamique intense, qui est elle-même susceptible de se passer des intermédiaires signalés plus haut : de cette rencontre de l'intelligence et de l'émotion jaillit en effet l'invention. L'invention est une synthèse plus ou moins dosée d'acte intellectuel réfléchi et d'intuition émotive. Elle n'est donc qu'un aspect de la création ; telle nous l'entendons ici.

En fait, il importe surtout de constater qu'une émotion est à la base de tout acte de création. Car cette constatation entraînerait des déductions importantes. Elle nous fonde, en effet, à poser cette question : *la création est-elle un fait purement biologique ?* C'est ce que nous allons essayer de dégager en étudiant les rôles respectifs de l'individu et de la société dans la création, en déduisant les conséquences qui paraîtront résulter de cette étude.

BIOLOGIE ET CRÉATION

L'Être puise la vie dans la rencontre de deux êtres.

Ce n'est qu'à un degré très inférieur de l'évolution biologique que les êtres se reproduisent par simple division. C'est le cas de certaines plantes, des microbes ; c'est aussi celui des amibes.

Mais très vite les êtres se conjuguent. D'abord fusion de deux cellules semblables, au sexe indécidable, comme chez les infusoires. La cellule qui résulte de cette fusion s'en trouve régénérée.

Bientôt c'est la conjugaison sexuée. Le mâle rencontre la femelle. Ils sont entraînés l'un vers l'autre par une attirance mystérieuse. Leur réunion crée un être.

Cet être est à la fois très différent et très semblable à ses parents : différent dans les détails, mais semblable dans l'ensemble.

Cet être hérite, en effet, de leurs tendances. Mais le dosage de celles-ci n'est pas toujours égal. De plus, leur conjonction dans un autre tout donne à toutes ces parties une physionomie différente.

Il n'est pas absurde d'admettre avec Hugo de Vries l'idée de mutation. Certaines particularités biologiques s'accumuleraient dans les êtres au cours des générations successives. Un jour, arrivées à maturité, elles donneraient naissance à un caractère nouveau. Il semble que le génie, don exceptionnel, réponde à ce déterminisme.

Le moine autrichien Mendel a formulé des lois

concernant l'hérédité. Celles-ci viennent confirmer les vues de Hugo de Vries. Pour lui, certains caractères récessifs se maintiendraient dans l'espèce au cours des générations successives. Ils peuvent réapparaître dans certaines conditions. Pourquoi le génie ne profiterait-il pas de ces combinaisons ?

Il est vrai que la pensée créatrice semble, au premier abord, échapper à tout déterminisme biologique. La création est le don intellectuel par excellence. Ceux qui raisonnent ainsi ne considèrent que son résultat.

Certes, l'imagination joue un rôle, en brassant les pensées. Mais outre qu'il n'est pas prouvé que l'imagination elle-même n'ait pas une base biologique, raisonner ainsi consiste à confondre la matière avec le mécanisme, — l'objet fabriqué avec la machine qui le fabrique. Le principal moteur de la création est l'inspiration. Or, qu'est cette inspiration, sinon une émotion d'une qualité particulière ?

Qu'on n'aille pas déduire de là que nous voulons, comme Charles Blondel, ramener la pensée à du coenestésique, sur lequel se greffe une représentation collective. D'où vient en effet cette représentation, sinon d'un individu qui l'a pensée. Or, nous avons l'intention de montrer que toute pensée nouvelle, toute création résultent d'une transformation et d'un enrichissement issus d'un individu. La conscience de la Société est une conscience morte, elle n'évolue que par l'apport des hommes au cours des générations successives.

L'IMAGINATION

L'Imagination est cette faculté que nous avons de créer des images à partir de souvenirs plus ou moins désagrégés, plus ou moins reconnaissables.

L'imagination est un facteur de la création. L'étude de sa biologie l'éclaire d'une lueur curieuse et assez peu connue.

Il semble que le phénomène d'imagination soit, comme tout autre phénomène nerveux, le siège d'un influx électrique. Mais cet influx provoque-t-il le phénomène, en est-il l'effet ? La science ne saurait encore le dire. Il n'en reste pas moins que le phénomène d'imagination, lorsqu'il est étudié chez des sujets suffisamment sensibles, provoque une déviation du spot lumineux de l'encéphalogramme.

Le mécanisme psychologique est plus clair. Ce sont des attitudes mentales diverses qui gravitent en nous comme les micelles d'une solution colloïdale sous le champ du microscope. Elles n'ont ni forme ni visage, elles résistent à l'analyse : les fixer serait les détruire, leur enlever cette charge quasi-électrique dont elles sont animées. Elles sont comme perdues dans un tout qui échappe au temps et à l'espace. Et ce tout est coloré d'une émotion originale qui semble être à la base, et former son unité. C'est de cette synthèse à la fois affective et intellectuelle, dont les représentations sont informes et dominées par une émotion persistante, que jaillira l'éclair créateur.

A cette phase préliminaire de la création correspondent des modifications physiologiques, extrêmement importantes.

Ces attitudes mentales, ces mouvements correspondent à des mouvements de nos yeux, à des attitudes de mains et à des ébauches d'impulsions corporelles.

L'expérimentation, qui ne peut porter que sur des objectifs relativement précis, montre bien ce qui se réalise au degré moindre dans ces tourbillons d'attitudes mentales et de leurs concomitants physiques.

Les mouvements des yeux. — Il est en premier lieu une observation très intéressante signalée par A. Cantonnet, et dont cet auteur utilise les conséquences dans le traitement du Strabisme. Elle se résume ainsi : « Lorsque nous pensons à un objet éloigné ou s'éloignant, nos deux yeux se mettent en divergence relative ; lorsque nous pensons à un objet rapproché ou se rapprochant, nos deux yeux convergent. » L'auteur remarque encore que « l'élévation réelle ou fictive de l'objet fixé par les yeux ou par la pensée facilite la convergence ». Il donne à la première de ces notions, le nom d'effort mental, et à la seconde celui de synergie de la convergence et de la hauteur du regard.

Il traite ainsi les strabiques convergers en les faisant songer à un objet éloigné et élevé, à la Tour Eiffel par exemple. Les strabiques divergers au contraire, imagineront un objet, un mobile qui se rapproche. On leur dit, par exemple, que le train arrive sur eux ce qui les fait converger les yeux. En résumé, on fait converger les divergers, diverger les convergers.

Le résultat de cette thérapeutique est non moins intéressant que l'observation sur laquelle elle est basée. Pour les sujets doués d'un bon effort mental, l'amélioration de leur strabisme est très rapide.

Mais il est des sujets, — peu imaginatifs, — qui sont incapables de fournir un effort mental suffisant. A ceux-ci, on continuera à appliquer la vieille méthode de rééducation par les prismes.

L'importance de ces expériences n'est pas seulement pratique. Elles ont aussi une portée théorique considérable. Elles nous montrent le mécanisme intime de ces concomitants physiologiques de l'imagination. Elles complètent les opinions d'un penseur contemporain sur la perception de l'espace.

La perception de l'espace est, ainsi que le soutient M. Maurice Pradines, due aux différences d'intensité entre des objets situés en plusieurs points de l'espace. Conception toute relativiste, comme on voit. Cet auteur précise que le son ou la couleur perçus, doivent être pour cela débarrassés de leurs qualités affectives. L'esprit doit en considérer froidement la qualité géométrique. Par contre, le mouvement est une quantité. Ainsi le nageur qui lutte contre un courant très fort et ne parvient pas à le remonter n'a nullement la sensation de parcourir un certain espace. Le mouvement est purement anonyme. Le mouvement est toujours semblable à lui-même : il ne peut donc donner la sensation d'espace. Cette manière de voir est, certes, inattaquable. Mais il faut remarquer que le mouvement du corps qui se déplace tout entier, ne correspond pas aux mêmes déterminations que celui d'un corps immobile. Il est nécessaire de distinguer le mouvement de la pensée du mouvement.

Cette critique semble plus nette encore, lorsqu'il s'agit de l'imagination. Comment parler ici

de différences d'intensité, d'objets éloignés ou rapprochés, puisqu'il n'y a plus de perception ! En d'autres termes, comment se représenter l'espace là où il n'y a plus d'espace ? C'est alors qu'intervient l'effort mental. La pensée d'un objet éloigné entraîne la divergence de nos yeux et celle d'un objet rapproché les fait, au contraire, converger. Et si les objets imaginés continuent à nous apparaître avec leurs éternelles différences d'intensité, il existe néanmoins, un mouvement de nos yeux, concomitant de ce phénomène.

Les mouvements des doigts. — Des mouvements des doigts accompagnent ces mouvements de nos globes oculaires. En ce qui me concerne, je l'ai observé maintes fois au moment de l'endormissement. C'est à ce moment que le corps, arraché à la contrainte de la veille, se détend. Le contrôle se relâche. Les ébauches des mouvements qui accompagnent habituellement nos attitudes mentales ou nos pensées nous deviennent plus présentes. Ainsi, lorsque nous songeons à quelque objet élevé, nos doigts s'écartent. Ils se rapprochent, au contraire, si nous imaginons un objet plus petit. Ils suivent les mouvements d'éloignement ou de rapprochement dans l'espace. Ils accompagnent les attitudes mentales.

Les autres mouvements. — C'est un fait connu depuis longtemps que certains mouvements imaginés ont un retentissement physique. Un danseur écoute de la musique de danse avec ses jambes. Son imagination ébauche des mouvements réels. Lorsque nous assistons à un combat de boxe ou à tout autre exercice, il se produit aussi en nous certaines ébauches motrices. Ici c'est la perception qui conditionne l'imagination.

Faut-il déduire de ce dernier exemple que ces ébauches de mouvements qui viennent nous assaillir sont la condition de l'imagination ? Ou ne sont-ils que des concomitants physiologiques ? La perception détermine-t-elle en nous des mouvements qui, à leur tour, détermineraient la représentation de ces mouvements ? Ou est-ce cette représentation qui retentit secondairement sur notre être physique ? Explication périphérique et matérialiste. Explication centrale qui pourrait être indifféremment spiritualiste ou matérialiste. Cette seconde explication ne nous apporte rien. La première, au contraire, ouvre des horizons immenses sur la biologie de l'imagination.

L'ÉMOTION

Si l'imagination semble être le premier moteur de la pensée créatrice, l'émotion en est un autre.

L'émotion imprègne tout. Elle est issue du plus profond de l'être, et elle diffuse sur nos pensées et nos actions. Pas de création sans émotion.

La Pensée primitive a été émotionnelle. Elle ne fut en réalité que le premier stade d'une pensée concrète. L'émotion précède et conditionne toute pensée. Elle en est comme la musique.

L'émotion, au niveau de l'être, s'allie à l'imagination. Nous avons vu que tout être qui cherche à créer connaît ces tourbillons faits d'attitudes mentales et d'émotion où surnagent parfois des bribes de pensée plus distincte. Nous avons vu également à quelles correspondances biologiques répondait l'imagination.

Celles de l'émotion sont moins connues. En effet, à toutes les émotions correspondent les mêmes phénomènes physiologiques.

*
* *

Il y a lieu d'établir une distinction entre les émotions fortes, et les émotions de moyenne importance. La sémeiologie de l'une est l'inverse de l'autre.

Cherchons à définir plus avant l'émotion, afin de bien fixer l'origine de la Pensée Créatrice.

Il existe trois formes d'émotion dont les deux premières ont bien été précisées par Bergson. Les unes puisent leur source dans des représentations, « émotions infra-intellectuelles ». D'autres surgissent spontanément et se concrétisent en représentation — « émotions supra-intellectuelles ». Enfin, certaines émotions demeurent orphelines et sont différentes de l'une et de l'autre : elles peuvent revivre avec l'apparence du passé (cas du souvenir affectif) ou être entièrement nouvelles. Nous n'en parlerons pas.

Les émotions qui naissent de représentations enferment déjà en elles un germe de création. Elles préparent le travail de l'artiste ; elles préparent aussi celui du savant. Il est nécessaire qu'une représentation suscite une émotion, pour que l'être en soit marqué. La Pensée ne creuse pas si loin dans l'être. La Pensée se rapproche du Social sans se confondre toutefois avec lui. L'émotion, au contraire, puise en lui des racines plus profondes.

Il existe une transition entre l'émotion infra-intellectuelle et l'émotion supra-intellectuelle. Les émotions reçues primitivement, s'accumulent dans l'être. Puis elles se transforment. Un jour, elles renaissent avec un visage nouveau : elles sont ces anciennes émotions du Passé. Leur aspect est à peine reconnaissable : le souvenir n'y demeure que par bribes, et c'est pourquoi on les reconnaît. Mais ne s'agit-il pas d'une nouvelle émotion ? C'est l'éternelle discussion de la mémoire affective. Souvent apparaissent d'ailleurs des émotions neuves. Ces dernières émotions sont les plus rares. Mais aussi les plus fécondes.

Pour que l'émotion soit féconde, il est nécessaire qu'elle soit génératrice de Pensée. Sinon, elle demeure orpheline. Qu'elle résulte de la synthèse

d'émotions anciennes refondues dans le creuset du Moi, ou qu'elle soit entièrement nouvelle, elle stimule la Création, en fait une œuvre originale.

Mais il faut distinguer ici les émotions sociales, des émotions profondes. Les émotions sociales sont de ces émotions qui sont inscrites dans la Conscience de la Société et que l'être puise à l'aide des tendances sociales qui sont en lui. Ces émotions sont banales. Il y a lieu de comparer le sentiment de la pitié, chez un Loti, avec celui de l'homme de la rue. Un monde les sépare. C'est que l'un est puisé à des sources profondes ; tandis que l'autre est issu de la société. Seule l'émotion profonde peut donner lieu à une œuvre originale.

Le mérite des initiateurs est en ce qui concerne une émotion nouvelle infiniment plus grand que celui de leurs élèves. Il y a un fossé entre l'inventeur et l'élève. Verlaine, Rousseau, Ronsard... ont créé des émotions neuves. Ce sont les plus grands génies. Ils ont fondé des écoles.

Quels sont donc les caractères de cette émotion ? L'émotion créatrice présente cette particularité d'être entretenue. Le créateur cherche à la maintenir en lui ; il ne veut pas laisser périlcliter ce puissant stimulant de la Création qui, mieux et plus vite que l'intelligence, le pousse vers l'action. — Pourtant il sait qu'il n'en est pas totalement le maître. Il la ménage, car elle est fragile. Elle risque à tout moment de s'effondrer, et elle le fait en effet, si quelque facteur extérieur vient à en troubler le cours.

Cette émotion passe par plusieurs stades. Enthousiasme, espoir, désir contenu du début, terni par la douleur de l'attente, par le sentiment d'insatisfaction et d'inassouvi qui la colore, tout ce cortège précède l'« éclair créateur ! ». Il disparaît avec

lui. A cette douleur se substitue, en effet, un sentiment de satisfaction intense, mais contrôlé, qui pousse le sujet à réaliser son œuvre. Il n'a de trêve que celle-ci ne soit achevée. Le doute s'est, en effet, emparé de lui. Les instants qui suivent l'œuvre achevée sont généralement pénibles. Même si la réalisation a été un plein succès. Alors que le créateur avait hâte de voir son œuvre réalisée, à présent il se sent désœuvré. Et ce désœuvrement lui pèse.

Telle est l'émotion créatrice, celle qui est à la base de l'invention. Elle commande aux représentations. Elle en change l'ordonnance commune pour montrer les choses sous un jour tout nouveau, traversé de l'éclair créateur.

L'émotion créatrice, avec sa nuance fraîche, jeune, originale est entièrement personnelle. Elle est issue du Moi originel. Elle s'allie au passé physiologique et au passé intellectuel de l'être ; ce dernier est acquis et pour la plus grande part social. Elle actualise ce passé, elle l'utilise dans le Présent.

INTELLIGENCE ET CRÉATION

Nicolle établit avec raison une distinction entre création et intelligence. « Qu'est l'intelligence, en effet, que la faculté de se rendre compte des faits nouveaux, de les acquérir. Notre conception rationaliste, y ajoute pour nos cerveaux civilisés, celle de raisonner, de déduire. » (1) L'intelligence acquiert lentement, par un travail pénible et fastidieux. Mais qu'une émotion vienne à ce moment, se greffer sur elle ; le travail s'en trouve aussitôt facilité. A son plus bas degré, la création n'est, en effet, que *recréation*. Elle ouvre tout grands les canaux de la compréhension : elle illumine l'intelligence. En fait, la distinction n'est pas si tranchée entre création et intelligence. L'intelligence exige toujours un désir, une certaine émotion directrice. Sans émotion, pas d'intelligence : les ténèbres. D'ailleurs, l'intelligence semble régie par l'affectivité. Nous ne prenons pas tout, en effet, de ce qui tombe sous nos sens. Nous opérons une sorte de choix critique, qui fait que nous gardons des choses une idée personnelle, intéressante, utile. Nous repensons en quelque sorte la pensée d'autrui, — nous l'interprétons.

Mais comment s'opère ce choix ? D'une manière purement arbitraire. Suivant notre disposition d'es-

(1) *Biologie de l'invention*, Alcan, 1932. Opus. cité. p. 11
Intelligence et Génie.

prit du moment. Suivant aussi nos tendances affectives profondes. Car nous ne choisissons, nous ne retenons généralement des choses que ce qui peut nous être utile ou agréable.

Nicolle a méconnu ce rôle de l'émotion. Et c'est pourquoi il n'a pas bien noté la transition de l'une à l'autre, établissant au contraire une distinction tranchée entre les deux. Voilà pour l'acquisition. — Par ailleurs, cet auteur a raison de distinguer la transmission, — déduction intelligente, — de l'invention. Ce qui différencie en effet, la *recréation* de la création, c'est que dans le premier cas l'esprit suit toutes les étapes accumulées par la Raison le long de son chemin, tandis que dans le second il ne rationalise qu'après coup. Dans le premier cas, l'émotion ne parvient pas à se dégager de la Raison, dans le second, elle s'en libère. Elle n'y retourne que plus tard, lorsque l'invention cherche à se justifier au regard de la Raison. Cette justification se fait par la démonstration. — Telle est la distinction essentielle entre génie et intelligence. Nous voyons que dans tous les cas, une émotion est nécessaire. Mais tandis que dans l'acquisition, l'association émotion-raison est féconde, dans la création, elle est au contraire nuisible : il faut que l'émotion parvienne à se dégager de la raison et de l'intelligence, et à créer un monde nouveau qui l'explicite en acte ou en pensée. En définitive, il faut que s'établisse une dissociation. Ainsi, l'intelligence n'est que le premier stade d'un acte de création : elle ne parvient pas à vivre une émotion distincte, détachée de tout. Comprendre, transmettre, ce n'est pas recréer. Le Génie produit. — L'intelligence assimile. — La création exige un déséquilibre, un renoncement provisoire à l'intelligence : hypertrophie d'un élément au détriment des autres. L'adaptation, en ce

qu'elle enferme d'irrationnel est déjà au commencement du Génie. — Comme au niveau du Génie, il existe dans l'intelligence des concomitants biologiques. Comprendre exige un effort. — Effort d'attention traduit par une tension de tout l'être : tension des globes oculaires, modification du système respiratoire, qui devient moins ample par suite de la contraction des muscles respiratoires : caractéristique locale d'une tension de tous les muscles.

D'ailleurs, l'intelligence comme le génie suppose une émotion préalable. Elle fait appel aux mêmes résonnances imaginatives que le génie. Seules la qualité de l'émotion, la qualité de l'imagination diffèrent. Nous ne possédons aucune ressource pour établir cette distinction.

L'INDIVIDU

L'individu est une source de création. — Aussi importe-t-il de l'étudier dans son ensemble afin d'apercevoir ensuite comment naît en lui ce phénomène nouveau, qui modifie le milieu dans lequel il vit.

Les tendances. — Notre thèse est qu'il existe au niveau de l'individu, deux Moi. — L'un original, profond, créateur, qui répond à l'être véritable ; l'autre, plus superficiel, social.

Cette distinction se retrouve chez Bergson. Le grand mérite de cet auteur est d'avoir établi une dissociation entre ces deux couches de l'être.

Mais il n'a considéré que les extrémités de cette ligne sinueuse et tourmentée. Aussi, établit-il entre les deux Moi, une différence de nature, alors qu'il existe en fait une différence de degrés.

Pour lui, le Moi Profond est inexprimable. Et cela est vrai, si l'on considère sa frontière ultime et sans limite. A cette frontière est l'émotion.

Mais la Pensée vient ensuite : elle est déjà au début de la Socialisation du Moi. Elle tend à s'affirmer, à réaliser l'émotion qui la fit naître. Elle cherche à sortir de cette synthèse unique de l'affectif. Elle se dissocie en éléments divers qui sont analytiques. Elle est d'abord faite d'attitudes mentales, qui tendent ensuite à s'exprimer par des mots. Bergson a tort de faire entrer tout ce qui s'exprime par des mots dans le Moi superficiel. Les mots ne sont que des outils, semblables à d'autres outils ; ils sont nécessaires à la création. L'outil pourtant, n'est

qu'accessoire. Seul importe l'être qui le dirige. Aussi, peut-on penser très profondément avec des mots. Associer les mots exige certes une émotion fondamentale. *Une émotion qui est comme l'ondulation d'une eau courante : elle entraîne avec elle parmi les états vagues dans lesquels elle se déroule, des bribes de pensées ou des groupes de mots.*

Emotion et Pensée sont donc à l'origine du Moi Profond. — Ce Moi est essentiellement créateur.

Progressivement, nous entrons dans le domaine du Moi Social. L'individu naît dans une société. En lui, sont les éléments de socialisation, — des tendances sociales. — La Pensée ou l'émotion peuvent être aussi bien d'origine sociale que sortir du Moi Profond. D'ailleurs, le Moi Profond emprunte au Moi Social et le Moi Social emprunte au Moi Profond. Souvent en conflit, ces deux Moi vivent cependant dans un même être. Moi Profond et Moi Superficiel forment une synthèse, fruit d'une lutte perpétuelle, synthèse nécessaire où plane un équilibre sans cesse remis en question.

A l'origine, sont les Tendances. — Tendances Profondes. Tendances sociales.

Les Tendances sociales sont les moins fortes, les moins intenses. Elles existent à l'état de germe. Elles ne sont en nous, pour ainsi dire, qu'à l'état de possibilités : elles semblent nous aider à la compréhension d'autrui. Elles correspondent enfin, aux instincts facultatifs : instinct sexuel, instinct maternel, altruisme, en un mot, à cet effort d'adaptation qui est en nous, à cette espèce de bonne volonté que nous mettons dans nos rapports avec les autres êtres pour arriver à les comprendre. Ce sont ces germes de possibilités que nous portons en nous,

qui nous font comprendre les émotions et les pensées des autres, les mobiles et les motifs de leurs actions, et aussi leur Moi Profond.

Les Tendances profondes sont intensément ancrées en nous. Elles sont dans une couche inférieure de notre être. Tandis que les tendances sociales varient sans cesse au gré des événements, modifiant ainsi sans arrêt la surface de l'être, et par suite, son comportement vis-à-vis des autres hommes, les tendances profondes forment la base solide et stable. Elles vivent en nous leur vie profonde. Elles ne se modifient pas, ou ne changent que très lentement. Il en est de nos tendances comme de la mer : les tempêtes n'en soulèvent que la surface, mais le fond demeure inaltéré. Et de même qu'il n'existe pas une différence tranchée entre la surface et le fond, de même il existe toute une variété de tendances. Celles-ci sont plus ou moins superficielles, plus ou moins profondes. Pas de différences tranchées ; mais un dosage savant avec la possibilité de communication des tendances entre elles, et même une interdépendance des unes et des autres. Il résulte de ce dernier fait que ce n'est pas toujours la tendance la plus forte qui l'emporte, quoique celle-ci ait le plus de chances de triompher.

Le Moi est essentiellement variable pour chaque être. Pourtant, il persiste un fond commun de tendances pour tous les êtres. Les êtres, certes, ne sont pas tous également dotés : mais ils constituent leur fortune avec le même capital ; d'où leur similitude. Similitude à la fois psychologique et biologique. De même, qu'au point de vue de son corps, aucun être n'est semblable, et qu'il faudrait, par exemple, cinq milliards d'individus pour arriver à retrouver une même combinaison dans les empreintes digitales, et que cette particularité une fois trouvée, on pourrait chercher d'autres particularités qui per-

mettraient ainsi une discrimination à l'infini, de même nous possédons dans notre être psychique les mêmes possibilités d'attitude et d'expression, qui font que chaque être est différent dans ses nuances et que pourtant on peut retrouver chez lui à l'état de germe ou à l'état de tendances profondes, des particularités multiples toujours variables dans leurs combinaisons, dans leurs associations, mais fondamentalement, toujours les mêmes.

L'hérédité et ses lois. — Mais d'où sont issues ces tendances ? Quel en est le déterminisme biologique ? Comment parviennent-elles à se combiner ? Suivant quelles lois ? Il semble que l'hérédité joue ici un grand rôle. Charles Nicolle a bien fixé ce rôle dans l'invention. Mais comme tout être est à quelque degré créateur, certaines de ces constatations valent aussi pour les autres avec seulement une différence de degré. Pour cet auteur, le génie résulterait d'un état de déséquilibre entre les facultés : hypertrophie d'une de ces facultés au détriment des autres. Nicolle reproche à Gobineau sa systématisation et par instant son parti-pris. On connaît cette théorie : la race aryenne serait susceptible de donner des individus supérieurs. Le mélange des races ne fait qu'affaiblir la race élue. Cette théorie est opposée à celle de Nicolle. Celui-ci accorde cependant, que certaines races se sont stabilisées, au point de former des groupes ethniques assez différenciés. Il lui accorde aussi qu'il existe certaines races inférieures : la race noire, par exemple. C'est de l'existence des races, stabilisées, que Nicolle partira, pour soutenir sa thèse ; thèse d'après laquelle les mélanges de races favoriseraient l'enrichissement intellectuel et affectif des individus, et dans certains cas, créeraient des êtres dont la nature ins-

table et tourmentée est à la base de l'invention. Cette thèse semble justifiée. Il est assez compréhensible, en effet, que l'apport de chromosomes et de facteurs biologiques très différents risque d'engendrer des associations d'éléments biologiques variés et souvent opposés dans un même individu. D'où, conflits émotifs fréquents et déséquilibre chez les êtres qui sont le siège de semblables conflits. Plus les émotions sont violentes, plus la création est intense. L'intelligence qui est équilibre, qui tempère les émotions par la raison sans parvenir à dissocier les unes de l'autre, disparaît alors, entraînée par la marée. Elle s'opposait à la Création.

L'opinion de Nicolle est donc que le mélange de races favorise l'éclosion du génie. Le génie se rencontrait aussi bien chez les peuplades de la préhistoire que de nos jours : le degré de la civilisation ne va pas de pair avec l'esprit de découverte. D'ailleurs, la mentalité du poète, qui met une âme dans toute chose, ou qui se laisse guider par les associations d'idées les plus contraires à la logique, se rapproche beaucoup de la mentalité du primitif. — Nicolle soutient encore avec logique que les individus nés de mélanges récents sont plus fréquemment habités par le génie. Avec, toutefois, cette restriction qu'il est de mauvais mélanges : ceux de races trop lointaines. Celles-ci, au lieu de produire des mutations, c'est-à-dire des changements modérés, produisent, lorsqu'elles sont associées, des monstres dont l'esprit est stérile. Il établit une seconde restriction pour les races pauvres. Un mélange avec une race pauvre, comme la race noire, appauvrit une autre race, plus riche, ainsi qu'il résulte des lois de l'hérédité. Enfin, les grandes invasions, malgré les mélanges inévitables des envahisseurs avec les populations autochtones, pro-

voquent généralement un tarissement dans la souche du génie : les nécessités de l'existence poussent les hommes prédestinés à orienter leurs activités vers d'autres buts de l'invention. Ils doivent avant tout s'adapter. Puis acquérir des richesses. L'invention suppose donc un esprit libéré de certaines contingences. Telles sont les vues de Nicolle : elles sont assez justes dans l'ensemble.

Le sexe et le génie. — Cet auteur expose plus loin d'autres opinions, plus contestables celles-là, concernant les rapports du sexe et du génie. Pour lui, le génie serait exclusivement le privilège de l'homme. Privilège ou désavantage ? Les deux, sans doute. — La femme, plus parfaite, donc plus équilibrée, serait exclue du don divin. Il y a à cela une raison biologique : « Son être physique, ses fonctions dans l'espèce la tiennent à l'écart des excès » (1). Loin que ce manque soit un caractère d'infériorité, il lui assure la prééminence. « La femme est l'être complet, l'individu humain par excellence (2). Sauf l'emprunt qu'elle fait au mâle au moment de la conception, elle se suffit pleinement et suffit à la conservation de l'espèce. » L'homme n'a jamais été qu'un accessoire.

Même dans certaines sociétés animales, la parthénogénèse remplace souvent la reproduction sexuée. Chez les abeilles, par exemple, la cellule mâle n'est qu'un excitant facultatif. La cellule mâle n'a qu'un rôle régénérateur. De même, expérimentalement, pour l'œuf oursin.

(1) Nicolle, *op. cité*, p. 78.

(2) Ibid.

Il résulte de ce fait biologique des conditions psychologiques différentes : « L'intelligence de la femme s'attache au réel ; il l'éloigne des spéculations sans objet » (1). C'est la nature qui l'oriente ainsi ; elle s'occupe de ses enfants, et la maternité emplit sa vie. La femme est dans le moment présent. — L'homme qui n'est pas tenu à cet équilibre mental pourra courir vers des buts éloignés, chimériques. L'invention ne représente en effet aucune nécessité actuelle. Ainsi : « dans le domaine de l'intelligence, l'homme continue de remplir sa fonction organique, l'acte régénérateur » (2).

Ces opinions sont séduisantes. Pourtant, elles comportent une contradiction que Nicolle semble avoir pressentie : sa pensée flotte au long de ce chapitre, et certaines phrases du texte en contredisent l'ensemble. Il reconnaît en particulier qu'il peut y avoir des échanges entre les sexes. Certains hommes prennent à la femme des caractères qui lui sont propres, tandis que certaines femmes leur empruntent des caractères masculins. Cette constatation se justifie du point de vue biologique. Ce sont les mêmes hormones sexuelles que l'on rencontre chez l'homme et chez la femme, mais en quantité différente. Que l'une de ces hormones soit en quantité plus grande là où elle devrait être en quantité moindre : le caractère sexuel prédominant se trouve atténué. Certaines transformations sexuelles retentissantes, certaines anomalies, viennent confirmer cette opinion qu'il existe une transition insensible de l'homme à la femme, non une rupture brusque entre les sexes.

(1) *Nicolle. Op. cité. p. 84.*

(2) *Nicolle. Op. cité. p. 85.*

En fait, l'erreur de Nicolle n'est pas là. Bien qu'il admette que le génie soit une exception, un cas anormal, il nous expose dans son livre la conception biologique de l'être normal. Ce qu'il dit de la femme et de l'homme est vrai dans l'ensemble. Mais même si le génie est un attribut masculin, certaines femmes peuvent, par certains côtés, échapper à leur sexe. Elles peuvent être des exceptions, le génie sortant lui-même de l'ordinaire.

Mais il semble que l'erreur de Nicolle soit fondamentale. L'observation courante montre en effet que le génie de la femme est différent de celui de l'homme. Si l'homme est le promoteur des grandes réalisations, des systèmes, si son génie est synthétique, s'il voit plus l'ensemble que le détail, le génie de la femme est inverse : il est analytique. La sensibilité de la femme écrivain, est plus riche, plus pénétrante. L'homme qui écrit, voit davantage le but : il mène ses romans d'une main plus ferme. Pourtant, certaines femmes ont un style viril. — Prédominance des caractères mâles ?...

En réalité, Nicolle s'est laissé égarer par ce fait que le nombre de génies féminins est infiniment plus rare que celui des génies masculins. Mais, ils existent aussi, et cela n'est-il pas suffisant ? Cet auteur ne nous cite-t-il pas d'ailleurs, les noms de Mme de Sévigné, Mme de Staël, George Sand. Nous y ajouterons celui de Marie Webb, l'auteur de *Sarn*. Ce sont des génies typiquement féminins.

C'est pourquoi, on peut conclure de cette longue discussion biologique :

1) Qu'il existe un génie spécifiquement féminin ;

2) Qu'il peut, cependant, y avoir une transition insensible de l'un à l'autre sexe, et que, certaines

femmes peuvent posséder un génie semblable à celui de l'homme. — Conclusion opposée à celle de Nicolle.

Ainsi, ce débat sur l'hérédité, nous enseigne que seul, le mélange des races est favorable au génie, puisqu'il augmente les chances de réunion de caractères biologiques exceptionnels, facteurs de déséquilibre !

En fait, on peut entendre le génie dans deux sens différents : création dans les détails. Celle-ci est à la portée de la plupart des êtres. Création d'ensembles plus importants : c'est la création de l'inventeur.

Il existe toute une transition insensible du créateur commun au créateur génial. Tout être enferme en lui des germes de déséquilibre : tout être est capable de création. Cette création naît de la recherche perpétuelle et jamais satisfaite d'un équilibre plus complet dans les êtres et dans les choses. Sans cette recherche, pas de progrès possible. D'emblée, la perfection serait atteinte. Or, la perfection tuerait la création. Tout progrès, toute recherche d'un équilibre est déjà création.

Les conclusions de Nicolle sur le génie valent donc pour tous les hommes. Il ne s'agit à la vérité que d'une différence de degrés.

MATÉRIAUX

L'Etre est donc soumis au double déterminisme : de ses tendances et de son hérédité. Mais il est un autre facteur, à la fois social et physiologique, qui forme, pour ainsi dire, la trame de son inspiration : le Passé.

Le Passé Social. — Le Passé n'est en rien dans l'aptitude de l'Etre à créer de nouvelles synthèses. Mais il fournit au prédestiné la matière de sa Création.

Le Passé est emmagasiné dans la Mémoire. Réceptacle mystérieux. Nul ne sait en quoi consiste la mémoire, où elle réside, dans quels centres. Certains facteurs pathologiques la troublent : il est de curieux cas d'amnésie.

Elle n'existe ni chez l'animal, ni chez l'enfant comme chez l'homme. Chez eux, elle n'est que reconnaissance du Présent, elle se détourne du Passé, pour vivre dans le moment qui s'écoule. Ici elle se rapproche de l'Habitude sans se confondre avec elle. Comme l'habitude, elle est indifférente au Passé. — Mais à l'habitude, est lié un acte. Elle n'est que la mémoire de l'habitude.

La Mémoire s'adapte au présent. Brusquement, tout ce que l'on croyait perdu à jamais dans les ténèbres s'illumine d'un rayon clair. Elle sert à l'action. Mais elle sert au delà de cette action. Elle entraîne après elle tout un cortège de faits insignifiants ou inutiles.

Elle relie entre eux des événements qui ne

l'avaient jamais été. Elle est une expérience. La concomitance solitaire est une des lois de cette expérience.

Elle enferme tout notre passé intellectuel et affectif : passé reconnu comme tel. Mais souvent, passé déjà organisé : les événements se sont enfuis ; il n'en est demeuré qu'une leçon destinée à servir dans les actions futures. Pour cela, il a fallu que les éléments séparés par le temps et l'espace franchissent ces intervalles. A peine franchis, les événements ont perdu ce qui les différenciait. Il en est sorti une grande vision d'ensemble, fondue, dépersonnalisée, qui vit en nous comme un avertissement. Tel est l'autre Passé, différent de la Mémoire.

Mais ils ne s'écartent pas tellement l'un de l'autre, peuvent co-exister chez le même être et apparaître à des moments différents du présent ; ou même, simultanément.

Les éléments ainsi accumulés dans l'être sont des éléments sociaux. Ils constituent son expérience. Ils font qu'il est plus ou moins disposé à agir selon ses succès ou ses échecs. — Qu'on n'aille pas dire cependant avec certains philosophes contemporains, qu'ils sont primordiaux chez l'être. Ils n'ont qu'un rôle occasionnel, non un rôle déterminant. La société apporte ses cadres, l'individu sa nature. C'est l'être profond qui constitue le Vrai Moi, l'autre n'est que superficiel. L'un s'appelle conformisme, l'autre création. La création s'inscrit au fond de l'être ; elle modèle et modifie le conformisme.

Le Passé physiologique. — Le passé physiologique exerce une influence qui peut être primordiale sur l'action. Action ou Création — l'acte est déjà création.

Nicolle signale que le réveil est très favorable à certains actes de Pensée. Alors, l'esprit oscille entre le rêve et la veille. Des attitudes mentales diverses circulent en lui, tourbillons informes qui nagent dans un bain d'émotion. Parfois, elles se colorent, parfois, elles se précisent. Parfois aussi, elles s'expriment avec des nuances nouvelles, en un langage inconnu jusqu'alors.

La fatigue donne parfois les mêmes résultats ! Certains écrivains écrivent mieux la nuit. Les toxines de la fatigue agissent alors comme stimulants physiologiques. Au même titre, agissent encore certains excitants chimiques ou naturels tels que le café, le thé, la morphine, la cocaïne.

Mais le plus souvent, la fatigue exerce une influence néfaste et déprimante. Elle limite les possibilités : elle crée un état psychologique négatif. L'émotion créatrice habite moins facilement un corps fatigué. L'acte physique surtout, exige pour l'être qui cherche à s'affirmer, la pleine possession de ses moyens : autrement il part handicapé. La fatigue diminue la confiance dans la réussite.

La maladie agit dans le même sens.

Ainsi, le Passé que tout être porte en soi, influence l'acte créateur. Le passé physiologique, le passé social constituent les mobiles de cet acte. Ils entraînent la disposition du moment. Une certaine euphorie prédispose souvent à l'action.

DE L'ACTE

L'acte implique une affirmation de tout l'être. Il a ses mobiles qu'il puise dans le Passé et dans l'hérédité, qui est un passé à sa manière : réminiscence mystérieuse des générations successives, passé inconnu de l'être, et qui pourtant domine sa vie. Il a aussi ses motifs : ce sont les circonstances

L'être s'affirme en agissant. Il proclame son existence. Il résiste au courant.

Dire que son acte est libre, ou qu'il est déterminé, cela n'a pas de sens. Ce n'est qu'un faux problème.

Les hommes sont à la fois libres et déterminés. Ils sont libres parce qu'ils agissent et que leur acte est création. Ce faisant, ils affirment leur Moi Profond, ils modifient le cours des choses. Pourtant, les événements retentissent aussi sur eux : ils sont amenés à composer avec ce qu'ils n'ont pas voulu. Ils sont donc déterminés. Leurs actions sont un état complexe qui tient de la liberté et de l'entraînement. Seulement, les hommes les plus intensément créateurs, les individus à forte personnalité sont plus près de ce qu'ils veulent.

Ils parviennent, selon les cas, à une richesse d'expression plus intense ou à une réalisation plus proche d'eux-mêmes, de leur vrai Moi, le Moi Profond.

Les événements sont comme une balle de pe-

lote basque que l'on envoie au mur. Les joueurs les plus adroits et les plus avisés savent à peu près comment celle-ci rebondira ; et jouent en conséquence. Ils contrôlent leurs actes : ils ont une certaine maîtrise. — Les joueurs les plus maladroits envoient la balle au petit bonheur. — Un coup heureux est chez eux un hasard. Ceux-là, sont le jouet des impondérables auxquels ils laissent jouer une grande place. — De même, dans la vie. — Plus l'individu est créateur, plus il sait à la fois contrôler les circonstances et s'y plier. L'acte est volonté. — Il est rationnel. Pourtant, il enferme en lui des germes de Raison.

Jouer avec les circonstances, c'est le plus souvent créer dans le détail. Mais cela peut être aussi créer dans l'ensemble. C'est à ce moment que l'Acte devient invention.

Un problème se pose ici : celui des limites de la Création.

Limites de la Création. — Quelles sont les limites de la Création ? Telle est la question qui nous occupe, dès à présent : problème des limites de l'individu, en un certain sens. Est-il nécessaire pour qu'il y ait création que l'idée, le sentiment exprimés soient vraiment nouveaux ? Ou suffit-il d'une simple modification, même inexprimée par le langage, perçue par le sujet seul ?

L'individu peut trouver dans la société des idées, ou des sentiments qu'il imprègne d'une nuance qui lui est personnelle. Dès que celui-ci donne une nuance propre aux éléments puisés dans la conscience collective, dès ce moment, il y a création. C'est là toute la différence qui existe entre cette création au début, et la simple répétition. Ainsi, lorsqu'il raconte une histoire qu'il a entendu

raconter par un autre, il fait acte de création, il ne répète déjà plus : création dans les détails, si l'ensemble demeure le même. — De même une peine, une tristesse, comme celle de la mère qui pleure la mort de son enfant est apparemment la même que celle d'une autre mère, puisque ce sentiment existe dans la conscience collective. Pourtant, quelle richesse de nuances nouvelles, inexprimées ! Pour que cette création soit, il n'est pas nécessaire que l'individu emploie des mots différents, des nuances différentes de celles qui sont dans la conscience collective. L'individu doit exprimer en langage, qui est social, des expressions qui lui sont personnelles. Souvent il n'y parvient pas : il faut déjà un certain talent pour le faire. Il n'est pas étonnant qu'il utilise les mots appris plutôt que d'autres. Malgré les apparences, il peut donc y avoir encore création.

— Assimiler, comprendre, s'adapter aux pensées, aux sentiments des autres, c'est aussi déjà mettre sa nuance personnelle dans ces pensées, ces sentiments. Ceux-ci en sont comme transformés : ils ont pris la coloration de l'individu. Il s'agit là d'un état actif, donc créateur. La simple répétition est au contraire passive : elle ne comporte pas d'émotion.

L'émotion est au début de l'acte, et l'acte est création, puisqu'il modifie la structure des choses établies. Acte de pensée, acte pur et simple sont deux mêmes degrés, l'un supérieur, l'autre inférieur, d'un même état.

La Pensée qui est dans l'Action. — Il importe de définir la Pensée. Nous connaissons ses origines : toute pensée neuve résulte d'une émotion d'un type spécial, l'émotion créatrice. Tout acte est lui-même sous-tendu par une pensée que dirige une émotion.

Cette pensée n'est pas toujours présente. Elle

oscille entre la conscience et l'inconscience, la pensée explicite et la pensée implicite. Souvent reléguée à l'arrière-plan, la pensée disparaît dans l'intensité de l'action. Mais elle est là qui veille. Nous n'en avons pas conscience peut-être ; pourtant elle est prête à se plier aux moindres circonstances. Qu'il survienne une difficulté, un obstacle nouveau, que l'acteur n'avait pas prévu ; immédiatement la pensée rentre en scène, — pensée qui n'est parfois qu'une pensée au début, une émotion — elle s'adapte à la situation nouvelle, elle décide de la conduite à tenir en la circonstance. Or comme une conduite n'est jamais entièrement adéquate à l'idée que l'on s'en faisait, il en résulte des alternances de pensée implicite (émotion) et de pensée plus ou moins explicite, plus ou moins déterminée.

L'action elle-même est donc créatrice, elle est sans cesse une invention. Elle découvre les lois implicites de la pensée : l'intelligence, qui réfléchit sur l'acte, explicite bientôt cette pensée. Mais la réflexion ne suffit pas : pour que cette pensée réapparaisse, il faut un visionnaire de génie.

L'être qui agit a le sentiment de sa liberté. Car la création est liberté. Seule la matière qu'il asservit est déterminée.

Il découvre ainsi les lois de ses actions : ces lois sont différentes de celles qui régissent la matière. Elles sont douées d'un dynamisme, qui a lui-même ses schèmes : schèmes souples, interchangeables, alors que la matière demeure. Leur découverte, et, lorsqu'ils sont connus, la conscience de leur existence, apportent un secours précieux à l'action.

C'est donc dans l'action, que la pensée a découvert les principes de non-contradiction et d'identité, ou la loi de causalité ; et non dans la conscience mystique où ils n'existent pas. Or de ces principes

naîtra plus tard une pensée sans action : la pensée mathématique qui est à l'origine de la pensée grecque.

Ainsi évolue la conscience collective. La sociologie elle-même reconnaît cette évolution ; mais elle ne remonte pas à la source de celle-ci, qui est la création. La pensée qui est dans l'action est un des moteurs de la création.

La Volonté. La Pensée et L'Acte. — S'il y a une pensée dans l'action, il doit y avoir une volonté jusque dans l'action. Car la volonté combine la pensée et l'action.

La volonté est un acte conscient : pas de volonté sans conscience de l'acte. Une longue délibération n'est pas nécessaire, mais il faut savoir ou sentir ce que l'on veut.

Vouloir c'est d'abord désirer. Le désir est une émotion qui précède l'acte. Il est dans la fuite de nos pensées un phare qui les éclaire toutes de sa lumière. Tantôt l'être continue à les voir défiler, c'est le cas d'un désir peu intense ; tantôt il les illumine d'une telle clarté qu'elles en sont comme obscurcies. Le désir est arbitraire. Il est issu de nos tendances. — Mais désirer ne suffit pas : il y a des êtres qui désirent un acte toute leur vie sans parvenir à l'accomplir : ce sont les velléitaires. Le désir de l'acte est néanmoins indispensable à l'action : nous ne pouvons pas vouloir une chose que nous ne désirons pas. C'est pourquoi l'être ne peut créer sous l'effet d'une contrainte extérieure. Réelle ou illusoire, il faut qu'il ait conscience de sa liberté.

Qu'y a-t-il donc dans l'acte de volonté qui le différencie du désir ? Le désir est passif, il est subi par l'être ; la volonté, elle, est au niveau de l'action. Peut-être le désir n'est-il d'ailleurs pas entièrement

passif : il y a déjà dans celui-ci une espèce de bonne volonté de l'être, une sorte de tension de l'esprit qui précède la pensée de l'action. C'est cette tension qui différencie la passivité du désir de celle de la contrainte. Il est à mi-chemin entre celle-ci et la pensée de l'action.

Car la pensée de l'action est déjà très différente de la pensée du désir : la tension est devenue contrainte. L'être a pris une décision. Il se force à agir : contrainte interne en somme, différente de la contrainte externe en ce que l'individu se l'impose à soi-même, non la société ou les phénomènes naturels.

Cet effort issu de l'être lui donne une conscience très forte de ce qu'il est, de sa valeur : il se réalise, il se possède lui-même. Cette jouissance est différente de celle du désir qui est attente, mêlée d'anxiété ; on ne sait pas alors si ce que l'on aimerait à voir se réaliser aura jamais lieu en fait. On hésite devant la nécessité de l'action. La décision tranche le tout.

Ici l'être prend pleinement conscience de sa liberté, et c'est cette conscience — vraie ou fausse — qui le porte à agir. C'est pourquoi il est des êtres qui agissent perpétuellement : se créant sans cesse des buts nouveaux, ils prennent possession d'eux-mêmes. Certes il entre aussi une espèce de vanité sociale dans cette volonté d'action, qui est en quelque sorte un besoin de s'affirmer vis-à-vis des autres. De même, la matière de la volonté est aussi sociale à quelque degré. C'est même cette crainte de l'échec qui rend si douloureuse l'action pour certains êtres : la conduite de l'échec, pour employer une expression de Pierre Janet, en fait des abouliques ou des velléitaires. Mais c'est du Moi profond de l'être qu'est issue la volonté ; et si l'acte peut

faire illusion, si la trame sur laquelle il se déroule est en quelque sorte sociale; la pensée qui est en lui demeure le fait de l'individu.

Cet état de contrainte persiste après la décision. L'être doit faire un grand effort pour commencer à réaliser. La contrainte se double d'appréhension : crainte de l'insuccès. Ou il réussit, et alors il continue d'agir avec plus de confiance; ou il se décourage. Le contenu affectif change seulement : il est espoir ou désespoir.

Mais la contrainte persiste, plus ou moins clairvoyante : l'action n'est pas une force aveugle; il existe une pensée jusque dans l'action. Pour être plus exact, c'est à la fois une pensée et une émotion. Dans l'exécution de l'acte, c'est l'émotion qui prédomine; alors que c'était la pensée jusqu'à la décision.

La pensée se poursuit, tantôt implicite, alors surtout émotion, tantôt explicite dans l'acte lui-même. Preuve d'une contrainte interne, elle persiste tout au long de l'action. Peu visible dans le succès, cette contrainte est plus nette dans l'échec. Il faut alors une volonté intense pour continuer à espérer et à agir. Les difficultés rencontrées montrent donc l'existence d'une pensée prête à se plier aux moindres circonstances, à s'y adapter. Qu'il survienne un obstacle imprévisible, immédiatement l'émotion se précise, la pensée rentre en scène. Elle s'adapte à la situation nouvelle, décide de la conduite à tenir. Cette pensée implicite tend d'ailleurs ensuite à s'explicitier.

Entre ces deux modes de pensée se situe la pensée indéterminée. Celle-ci est un complexe de pensée vague et d'émotion puissante; il circule en elle des bribes de pensée perdues dans une mer affective. Elle est la première forme consciente de la

pensée explicite. Elle est l'intervalle qui sépare les deux points extrêmes de cette incessante oscillation, qui va de la pensée implicite à la pensée explicite. Elle débute dans les ténèbres et ne vit que jusqu'à l'aube.

Les origines de la pensée moderne. — L'acte volontaire est donc à l'origine de la pensée moderne, et non la pensée mystique comme le voudrait Durkheim.

La pensée mystique ne pouvait s'appliquer à l'action individuelle. Elle était trop éloignée de la réalité. Elle correspond à ce goût qui est dans chaque homme d'interpréter la réalité de la manière la plus proche possible de ses désirs. Chez elle, pas de distinction entre le rêve et le réel, absence de principe de non-contradiction. Lévy-Bruhl l'a bien montré. A cette pensée correspond l'action massive, sans différenciation des actions individuelles. Aussi n'est-il pas nécessaire que celle-ci cadre rigoureusement avec la réalité.

Mais la pensée mystique enfermait en elle les germes de sa propre désagrégation, ou plutôt elle ne répondait qu'à un aspect de l'esprit humain. La notion de chef, qu'a si bien définie Pierre Janet, cette course aux honneurs que constitue le potlatch et qui établit des degrés dans la hiérarchie sociale, le culte des morts sont déjà des ébauches de différenciation individuelle.

Si l'on ajoute à cela l'existence des instincts, qui sont strictement individuels, on comprendra comment l'individu pré-existait déjà dans la société primitive. Faut-il donner des exemples ? L'instinct de nutrition, l'instinct de conservation, l'instinct sexuel illustrent bien cette assertion. L'instinct sexuel, en particulier, est assez exigeant. Le mâle ne

poursuit pas n'importe quelle femelle ; mais il exerce un choix. Le retentissement de pareils phénomènes au niveau d'un être tel que l'homme, qui est doué d'intelligence, fait comprendre comment est née la notion d'individu. En ce temps-là, l'individu existait surtout du point de vue biologique. Sa pensée était encore confondue dans la pensée du groupe. Mais elle s'en est dégagée plus tard.

Elle s'en est dégagée au déclin du mysticisme. La magie est devenue religion. Moment de désagrégation, coïncidant avec une désagrégation sociale. Les chefs commençaient alors à perdre leur raison d'être. Ils se sont laissé de plus en plus aller à la mollesse que leur permettait leur richesse. Autrefois ils défendaient la cité. A présent ils veulent jouir en paix. C'est alors que les sujets commencent à prendre conscience de leur importance. Ils veulent que le travail qu'ils fournissent soit leur bien propre, et ils parviennent à imposer cette conception, ce qui amène la ruine des chefs. Les mésalliances favorisent encore leur ascension. Ainsi, toute la vieille structure sociale se désagrège, l'évolution se fait qui sera bientôt suivie d'une révolution. Les révolutions de Rome ou de 1789 et toutes celles de l'antiquité ne se sont pas faites autrement.

A cette époque, l'individu tend à se dégager de la pensée mystique. Celle-ci est en effet de moins en moins adaptée à l'existence individuelle, à l'action. Or plus l'individu s'affirme, plus il doit lutter : adapter sa pensée devient pour lui une nécessité d'ordre vital. D'autre part, la faiblesse des chefs fait que ceux-ci n'ont plus assez de pouvoir, d'autorité pour imposer la tradition. Or leurs droits étaient inscrits dans cette tradition, celle-ci leur attribuait une essence divine. A présent le doute est

né sur ces droits et il envahira par contagion tous les systèmes qui les justifiaient.

Pourtant l'homme, parce qu'il est intelligent, cherche une explication aux choses. Il l'a choisie en rapport avec l'évolution des connaissances de son époque. Ainsi est née la religion. Elle correspondait à ce besoin de croire qui est en chaque homme. L'homme, même dans la vie quotidienne, doit faire sans arrêt acte de foi.

Plus tard la religion sera elle-même culbutée par la pensée scientifique : évolution inévitable des sociétés.

Qui dira l'histoire de la raison ? Le premier homme qui ait conçu que les choses pouvaient être reliées entre elles par des relations de causalité, le premier qui eût conscience du principe de non-contradiction, fut certainement l'un des plus grands génies que la terre ait porté.

A mesure que l'homme se différencie, à mesure que sa personnalité se dégage de son groupe, il devient urgent pour lui d'abandonner les fantasmes de la pensée mystique. Il faut qu'il prenne sa place dans la société. Alors naît en lui le besoin d'utiliser toutes les ressources qui sont à sa disposition. Une nécessité s'impose à lui : sa pensée doit être de plus en plus en rapport avec ses actions. Il commence à les combiner, à les prévoir ; elles se déroulent en lui avant qu'il ne les accomplisse. Un schéma se forme, une ligne de conduite se crée.

Peu à peu, il découvre, d'une manière tout implicite, les lois qui régissent ces actions. Certains schémas reviennent sans cesse, indépendants de leur contenu : formes interchangeable dirigeant une matière qu'elles font changer, véritables mouvements distincts de cette matière. Il en est d'eux comme des dynamos. Capables de s'appliquer à

plusieurs appareils, ils donnent la vie à la matière. La matière ne serait rien sans ces mouvements, de même que les machines ne fonctionneraient pas sans ces dynamos. Ces superstructures interchangeables existent en moins grand nombre que les matériaux auxquels elles s'appliquent. Les apercevoir constitue un progrès sérieux sur la loi de concomitance solitaire.

En effet, la pensée obéit tout d'abord à la loi de concomitance solitaire : certains éléments aperçus dans certaines circonstances le seront également dans d'autres circonstances analogues. Cette loi est le début de la pensée. Elle constate, elle ne dégage pas encore.

Les structures dynamiques finissent par se dégager peu à peu. Tel fait uni à un autre fait peut se lier séparément avec un troisième. Puis l'homme s'aperçoit que ce même fait peut être enchaîné à une multitude d'autres faits. De cette observation est sans doute issue la loi de causalité. L'homme s'aperçoit qu'il peut provoquer des faits qu'il n'a jamais observés lui-même. Il commence à dégager les lois de ses actions.

Peut-être l'observation de certains hommes plus habiles que d'autres a-t-elle aidé à l'établissement de ces lois. Certains hommes ont en eux une aptitude innée issue de dispositions héréditaires ou acquises. Ces hommes devinrent des spécialistes. Or la reconnaissance de leurs aptitudes constitue déjà une reconnaissance implicite de ces schémas moteurs dont nous avons parlé.

C'est ainsi que de l'action, ou de l'observation, est née, dans une période de flottement et de désagrégation, celle qui devait devenir plus tard la pensée moderne.

Intéressée et exclusivement pragmatique au dé-

but, la pensée est destinée à des fins utilitaires. Plus tard elle se spiritualise.

Les hommes ont fini par aimer la vérité pour elle-même. Ainsi sont nées la géométrie et l'astronomie. Nous avons vu tout à l'heure qu'elles furent à l'origine de la raison. Pendant longtemps ces sciences ne connurent pas d'application pratique. Elles n'étaient qu'un jeu séduisant de l'esprit. Pourtant certains hommes y consacrèrent leur vie. Amour de la vérité pour elle-même, véritable passion de la science... Des hommes ont tout supporté, même les plus injustes persécutions ; des hommes sont morts pour faire triompher à travers les siècles ce qu'ils estimaient être la vérité. C'est à cette source que s'abreuve l'invention.

Ainsi nous arrivons à une conclusion double, dont l'une est différente de celle qui semblait devoir se dégager de ce que nous avançons au début de ce chapitre. Historiquement la pensée est issue de l'action et l'action est plus proche de l'émotion que la pensée. La première pensée de l'action est une émotion. Pourtant, c'est actuellement l'inverse qui se produit : l'émotion stimule la pensée et nous agissons après avoir pensé. — Véritable déviation de courant : la raison a pris le pas sur l'affectif, le social sur l'individuel. Car — nous l'avons montré, — l'intelligence est déjà au début du social, elle est à l'intersection du moi social et du moi profond. Pour aboutir à la création, elle doit se dégager de l'intelligence rationnelle avant de se résoudre à nouveau en pensée. Et cet acte met en jeu toutes les ressources physiques et mentales de l'être : imagination, émotion, attention sont tendues vers le but, tandis que le corps adopte une attitude convenable. Indifférent aux sollicitations extérieures qu'il évite, il tourne toute son attention vers le dedans.

DE L'ACTE CRÉATEUR

La création se dégage de la raison. Ce faisant, elle élimine la contrainte de la société. L'être se retrouve lui-même, et il est réellement lui-même. La création est issue du moi profond.

Le créateur a besoin de croire à sa liberté, de la sentir, de la vivre. Pour cela il se dégage des contingences inutiles : il hypertrophie son sujet, il lui ramène tout ce qui le rappelle, il en exclut tout ce qui ne s'y rapporte pas. Il est, comme un amoureux, préoccupé de sa passion.

La création ne peut se développer que dans un climat de liberté. Il est nécessaire que la pensée prenne d'abord conscience d'elle-même. C'est cette absence de liberté, cette contrainte perpétuelle que la société exerce sur tous ses membres, qui fait l'extrême stabilité de la pensée primitive.

Plus l'individu est libre, plus la pensée collective est capable d'évolution ; ce qui montre assez le rôle de la liberté, et aussi le besoin qu'a la création de voir se différencier, s'établir, se limiter la personnalité humaine ; ce qui montre aussi que c'est l'individu et non le groupe qui fait évoluer la conscience de la société.

La conscience collective est une conscience morte. Les individus sont à la base de son évolution. En eux réside la source vive de création.

Il ne faudrait pourtant pas nier l'importance de la conscience collective. Tout individu naît à un

certain degré de l'évolution de cette conscience. Il puise en elle les éléments de son savoir et de sa pensée. Il y rencontre des émotions qui le pénètrent. Et comme il possède en lui à l'état d'ébauche ce qui existe profondément chez d'autres hommes, il ressent ces émotions, il comprend ces pensées. Certes il ne les ressent ou ne les comprend qu'en leur prêtant la nuance qui lui est propre. Le moi originel déborde le moi social. Les assimiler, c'est donc déjà les transformer ; et cette transformation est déjà l'ébauche d'une création : création dans les détails.

Il y a lieu d'envisager la création de deux autres manières : Ou l'être ne crée qu'en formant des synthèses nouvelles, par une sorte de transmutation des valeurs ; il sort à peine du moi social, il fait à peine œuvre personnelle. — Ou il découvre un fait entièrement nouveau : ce cas est infiniment plus rare ; mais lorsqu'il se produit, il fait effectuer un bond à l'humanité.

Créer des synthèses nouvelles consiste simplement à dissocier les parties d'un tout, et à les associer à d'autres parties d'un autre ensemble, pour en faire une synthèse originale, différente de celles auxquelles elle a pris ses éléments constitutifs. C'est le résultat qu'atteignent la plupart des écrivains qui manquent de génie. Ils puisent dans la société des émotions et des pensées qu'ils organisent d'une manière différente, auxquelles l'intrigue donne une unité nouvelle, et ils appellent cela un roman. Ils sont un peu comme ce menuisier qui démolirait un meuble pour en construire un autre. L'apparence en aurait peut-être changé. Mais la matière demeure la même.

Au contraire, il est des individus, infiniment plus rares, qui découvrent un fait nouveau. Ces individus se sont dégagés de la conscience collective. Ils ont refusé de faire acte de foi. Ils ont voulu voir la réalité sous un angle entièrement différent de celui qu'on les obligeait à considérer. C'est en quittant les longs sentiers faciles et tracés à l'avance qu'ils ont aperçu de nouveaux paysages. C'est ainsi que Pasteur refusa de croire à la génération spontanée, ou que Nicolle introduisit en médecine la notion de maladie inapparente. Fait infiniment plus rare que celui qui consiste à créer à partir de ce qui est. Inventer est plus difficile que développer cette invention.

L'expérience. — Pourtant l'acte d'invention a son diminutif dans la vie de tous les jours. Toute synthèse nouvelle est déjà créatrice. Elle l'est de deux manières. D'abord, en se transformant au niveau de l'être, elle prend une coloration nouvelle, toute personnelle, celle du moi originel. Il faut, d'autre part, que l'être transforme pour comprendre. Mais cette transformation, quoique traversée d'une émotion, est trop proche encore de l'intelligence pour être réellement créatrice.

On en dirait de même du modèle. Pourtant le modèle nous influence davantage que le conseil : c'est déjà un peu pour nous une expérience vécue. Vécue par d'autres. Là est toute la différence.

Le jugement de l'individu rectifie sans cesse celui de la conscience collective : il adapte son expérience à l'expérience dont il a hérité. Mais ces deux expériences sont primitivement inadéquates. Elles ne parviennent à coïncider que si l'individu a éprouvé lui-même ce dont il était averti. Cette idée que les expériences d'autrui ne servent de rien

pour nous diriger dans la vie est devenue un lieu commun. Certes il y aurait beaucoup à dire contre cette assertion. Mais seule une expérience vécue nous fait comprendre le sens de ces conseils. Dans l'ensemble, les expériences d'autrui ne servent de rien. De toute façon elles ne valent pas notre propre expérience.

Les adolescents en ont fait maintes fois la preuve. C'est que riches seulement de l'appoint de la conscience collective, ils envisagent la vie sous un jour irréel. Ils l'imaginent, ils ne l'ont pas vécue. Et c'est pourquoi ils croient avoir tant d'expérience. De là aussi cet élan plein d'enthousiasme qu'ils ont vers l'existence, cette attention méprisante devant les conseils des personnes plus âgées.

Cette *inadéquation entre la conscience collective et l'expérience vécue* a été de tous les temps. Elle existe à un degré extrêmement accusé dans la mentalité primitive : inexistence des relations de cause à effet, explications toutes mystiques, à côté d'une conduite extrêmement cohérente lorsqu'il s'agit de l'action. Elle existe aussi bien de nos jours. Mais nous ne nous en apercevons pas, parce qu'on ne peut que difficilement juger ses propres habitudes de pensée avec celles-là mêmes. D'ailleurs nous ne songeons pas à le faire. Pourtant, si nous nous analysons, nous avons infiniment de difficultés à établir une dissociation vraiment nette entre ce que nous apporta la conscience collective et notre expérience vécue. C'est que la conscience collective exige un perpétuel acte de foi. Cet acte de croyance, nous le faisons sans cesse, en présence des événements dans lesquels nous sommes entraînés.

Or, croire, ce n'est pas créer. C'est juste le contraire. L'acte de foi en la conscience collective

est essentiellement passif : il ne nous apporte rien. Il ne fait qu'entériner une décision. L'acte de création est actif : il engendre le progrès.

Croyance et Progrès. — Croyance et progrès sont donc à deux pôles opposés. Antinomie que nous connaissions déjà. Toute l'histoire de la civilisation est là pour le confirmer. La conquête de la vérité ne fut-elle pas une lutte perpétuelle contre l'obscurantisme religieux ? L'Eglise avait compris le danger de la science ; aussi s'employait-elle à freiner le plus possible son évolution. Même de nos jours, certaines vérités ont encore une certaine peine à s'imposer : elles heurtent le sens commun, source et réceptacle des croyances. Mais le triomphe est plus facile. Toutes les résistances s'effacent devant la puissance d'une démonstration bien faite. Les juges compétents statuent. Le public s'en rapporte à eux : incompetent, il fait acte de foi. Il a fait ainsi de tout temps. Mais autrefois il écoutait plus favorablement les hommes de l'Eglise. Actuellement il croit en la science. Au fond il n'a fait que changer de maître : les ministres de sa nouvelle religion, ce sont les savants. Mais le mysticisme n'est pas mort, il reste tant de mystères inexplicables, en particulier celui de la vie. Aussi la pensée mystique trouve-t-elle encore de grandes raisons de vivre. Le progrès est une conquête continuelle de l'expérience sur la pensée mystique et collective.

L'inventeur. — L'acte de l'inventeur est celui qui revise la réalité telle qu'elle nous est imposée par la conscience de la société. Il accepte de parcourir en sens inverse le chemin des générations successives ; il fait la revision d'une espèce de procès. Il juge, il critique, garde ce qui est bon, extirpe ce

qui est faux, innove ce qui n'a pas encore été, et c'est surtout en cela que l'individu est créateur. L'être fait jaillir d'une nuit qui risquait d'être éternelle une vérité. Tous les yeux eussent pu l'apercevoir. Mais nous avons des yeux pour ne pas voir : percevoir, c'est s'attendre à voir. Il faut un travail préalable de l'esprit pour apercevoir, dans la nature des choses, l'élément nouveau pour tous et cependant présent depuis l'éternité. C'est ainsi que Pasteur découvrit l'immunité. Son vrai génie est d'avoir su tirer parti d'un hasard de l'expérience. Tous ses autres collaborateurs s'étaient trouvés en présence du même fait. Aucun n'avait pensé que des cultures de choléra vieilles aient pu *immuniser* des poules auxquelles elles avaient été injectées. L'intuition du savant consista à briser le cercle restreint et confortable des entités établies, à construire de toutes pièces une autre réalité, à imposer une solution nouvelle.

L'acte d'invention naît chez des êtres prédestinés : ceux chez lesquels il existe un déséquilibre entre les diverses tendances du moi originel. Déséquilibre qui fait naître des émotions plus profondes, des émotions supérieurement créatrices.

L'être emprunte à son milieu. Mais il ne lui demande que les outils de sa création. Le passé social ou biologique n'est là qu'après coup. Le génie plonge dans le clair-obscur de l'hérédité.

C'est ce qui explique pourquoi on ne peut acquérir de génie. Comme dit Nicolle : « On ne se refait pas ».

En quoi consiste donc l'acte de l'invention ?

L'acte de l'invention. — Tout acte d'invention est irrationnel. Il échappe aux canons de la raison. Puis il y retourne. Mais après avoir posé sa conclu-

sion. Le raisonnement de l'inventeur est un raisonnement après coup : la conclusion est déjà inscrite en lui. En fait, il est né en lui une conviction qu'il ne saurait expliquer : c'est une émotion qui transcende la raison, une intuition mystérieuse qui avant toute confirmation le pousse à chercher dans une voie nouvelle.

Il est essentiellement personnel. Ce fait découle de son caractère irrationnel. L'émotion est issue des couches les plus profondes du moi original. Pour s'explicitier, il faut qu'il se cristallise en pensée. Mais pour l'homme de génie l'œuvre commence avant cette cristallisation. Elle débute avec l'« éclair créateur ».

Les moments qui précèdent cet éclair sont faits d'étranges assemblages. Il y règne une émotion intense, nuancée de désir et d'espoir, une émotion semblable, au degré près, à celle qui précède tout acte. Cette émotion n'est pas égale à elle-même. Elle est formée d'une succession de hauts et de bas ; elle charrie avec elle tout un limon dans lequel sont emportées des bribes d'expression indécises, des mots, ou des attitudes mentales plus vagues, simples ébauches juchées sur le bord de la pensée. Cet état est proche de ces états de demi-sommeil, où l'esprit vagabonde. L'intelligence n'est rien dans ce travail. Au contraire, de même que dans l'état onirique, son intervention risquerait de tout brouiller.

Un jour jaillit l'éclair créateur. Le génie, inquiet, malade dans les jours qui précédaient, éprouve une intense sensation d'euphorie. En même temps qu'un sentiment de libération succède à la contrainte douloureuse de l'attente.

Sa joie est de courte durée. Son cerveau, en effet, est une usine. Il ne peut supporter la quiétude de la réussite. D'ailleurs le doute l'assaille. Aux ins-

tants où il croyait absolue la vérité découverte, succèdent les heures sombres.

Le doute semble être d'origine sociale. Il est vraisemblable que si l'inventeur était seul, il ne douterait pas. La démonstration serait inutile à ses yeux, si par une exigence impérieuse du moi social il n'avait le souci de convaincre. Car il était déjà lui-même convaincu en créant.

La réalisation de l'œuvre est toute personnelle. Souvent le savant est dirigé par une véritable inspiration, dans l'exécution de ses expériences. De même l'écrivain. Leur activité présente ce double caractère d'être à la fois voulue et involontaire. Deux termes contradictoires dont l'un n'exclut pourtant pas l'autre. La volonté de l'inventeur existe, en effet. Elle entre dans son action qui est contrainte : l'inventeur refuse toute autre sollicitation, il est tout tendu vers son but. Elle est formée d'une émotion puissante et d'un afflux de pensées qui dirigent ses mouvements. Pourtant, si on analyse cette émotion, force est de reconnaître qu'elle est dominatrice. Elle entraîne sa victime, elle lui laisse tout juste assez d'esprit critique pour diriger son acte, et assez de raison pour le pousser sur les voies d'expression exigées par la société. Le moi profond déborde le moi social.

Cela est si vrai que, bien que soucieux de l'approbation publique, l'artiste crée pour lui avant de créer pour autrui. A vrai dire il ne crée pour autrui qu'une fois l'œuvre achevée. Il y a en lui une nécessité, un élan, l'inspiration. Ici la société lui impose peut-être encore un cadre, son idéal. Mais il est à la source de l'invention. Et celle-ci n'a de valeur que si elle s'éloigne des sentiers battus, que si elle exprime le moi profond. On veut une œuvre personnelle, non un ramassis de lieux communs.

L'inspiration lève l'obstacle ; elle attire l'intelligence, qu'elle domine en même temps que celle-ci la contrôle. Ici l'obstacle persiste. Pourtant il est ignoré.

L'œuvre ne prend pas toujours fin avec le trait final. Souvent elle se prolonge au delà d'elle-même, elle continue à vivre dans l'âme de l'auteur.

C'est ce qui arrive chez l'écrivain. Ses personnages continuent souvent à le hanter. Il les sent qui continuent en lui leur vie souterraine et profonde, et c'est pourquoi certains auteurs ne se sont pas résignés à les voir mourir tout à fait, ils les suivent au long des romans-fleuves.

Au fond, quelle différence existe-t-il entre eux et des êtres vivants. Ils sont pour l'auteur comme des êtres réels, mais ils n'ont pas reçu l'approbation sociale et leur existence dépend de lui. En somme, on se trouve en présence de trois attitudes mentales superposées, dont la première seule importe. C'est pour n'avoir pas suffisamment vécu les deux dernières que Rousseau croyait à la réalité de ses personnages. Ainsi en va-t-il de l'écrivain. Il doit pour un temps créer en lui une certitude analogue, certitude qui cesse lorsqu'il n'écrit plus ou ne médite pas. Quoi d'étonnant que cette certitude le poursuive au delà de l'œuvre accomplie ?

Il arrive encore qu'aussitôt l'œuvre terminée, ou dans les jours qui suivent, l'écrivain se sente détaché de ce qu'il a conçu ; son œuvre ne l'intéresse plus. Elle est pour lui comme morte, elle est devenue l'œuvre d'un étranger.

C'est ce qui explique cette difficulté qu'ont certains auteurs à se corriger. Une fois écrite, l'œuvre leur fait horreur. Ils voudraient ne jamais y retourner. Les corrections qu'ils lui apportent sont d'ailleurs le plus souvent plates et banales ; pas de

retouches possibles. Cela peut être d'ailleurs sans importance, car le vrai génie, comme l'a si bien dit Goethe, est celui dont l'œuvre est parfaite d'emblée.

Ainsi évolue la forme la plus parfaite de l'acte d'invention. Certes, faire la synthèse d'éléments sociaux c'est aussi inventer ; mais il est nécessaire que l'émotion qui anime cette invention soit assez originale, pour sortir du cadre de la conscience collective. Seule une émotion originale peut donner une œuvre grande ; car l'émotion est aux sources de la pensée. Pour qu'une pensée soit profonde, il faut qu'elle corresponde à une émotion profonde issue du moi originel. Une émotion qui naît du moi social, émotion collective, ne peut avoir ce rayonnement. *Or la plupart des êtres ont un moi social infiniment plus développé que le moi profond, d'où la rareté des vrais génies.*

La personnalité et le génie. — Après le génie, il est intéressant de connaître l'homme. L'individu génial est un désadapté. Son moi profond domine le moi superficiel, et c'est pourquoi il est généralement plus émotif, plus passionné. Ce n'est pas un pur hasard que la vie des grands hommes n'ait pas été un modèle de vertu ou une leçon de morale. Plus le moi originel est puissant, plus il déséquilibre le moi social.

Ce déséquilibre existe aussi dans l'être biologique. Si certains, comme Goethe, ont été plutôt favorisés, d'autres, comme Kleist, Mary Webb menèrent une existence malade. L'un était de constitution fragile, l'autre avait un goût. Les troubles nerveux sont fréquents chez les prédestinés.

D'ailleurs, au moment de la création, l'inventeur se trouve placé dans un état d'instabilité et

d'irritabilité nerveuses qui accentuent son isolement. L'acte de création semble exiger des dispositions physiologiques anormales. Le mysticisme, qui est un acte de création poussé dans ses plus extrêmes conséquences, en est l'illustration.

MYSTICISME ET GÈNE

Le mysticisme est en effet une illustration de cet état d'esprit créateur issu du moi profond. Il en est la forme extrême. Aussi son étude va-t-elle nous permettre de préciser quelles sont les conditions de la création, et elle nous montrera par ailleurs ce qu'est le moi originel libéré de toute contingence sociale.

Mais une confusion pourrait apparaître lorsque l'on parle de mysticisme. Il y a lieu en effet de distinguer le mysticisme des grands mystiques chrétiens, de la pensée mystique primitive. C'est du premier qu'il est maintenant question. Jusqu'à présent, au contraire, nous avons parlé de la seconde.

Le mysticisme naît de la religion et il s'en évade. Le mysticisme naît en effet de ces représentations collectives qui sont incluses dans la religion. Il épuise également les émotions qu'elles lui suscitent. Mais le mystique est un prédestiné

Ces émotions banales, que tout être peut éprouver, grandissent en lui et se transforment. Il s'en crée de nouvelles. Aussi l'émotion primitive reparaît un jour dépouillée de ce qui la faisait semblable à toutes les autres. C'est une émotion neuve.

Les transformations de cette émotion se font en trois étapes, qui sont les trois étapes du mysticisme : La nuit des sens. La nuit de l'esprit. La nuit divine.

Le mystique parvient à la nuit des sens par la pratique de l'ascétisme et de l'oraison. Il réussit ainsi à se détacher des contingences matérielles ou sociales ; il chasse de lui toute joie, toute volupté et toute tristesse terrestres. Il place un écran entre le monde et lui et ne voit que la divinité. A ce moment, cette divinité est encore distincte de lui ; il se la représente encore ; elle lui parle et il la voit. Le but n'est pas atteint : le mystique aspire à se confondre avec elle.

La nuit de l'esprit est un état de peine. Il fait la transition entre cette dualité du mystique et de son dieu, et la fusion sacrée. A ces instants, le mystique a le sentiment que Dieu l'a abandonné. Il est un peu comme l'inspiré dans ses états de négativisme : celui-ci connaît aussi les ténèbres de l'esprit ; il a l'impression qu'il ne pourra jamais plus créer. Et il se désole, il doute. — Le mystique vit dans cet état de doute d'une manière plus douloureuse encore ; car il n'a plus pour se consoler les jouissances du monde et de la chair ; son corps et son esprit leur sont définitivement fermés.

La nuit divine succède à cet état théopathique. A ce moment, le mystique a l'impression de ne plus faire qu'un avec son dieu. Il est Dieu lui-même. Dieu agit en lui, parle, voit ; ce n'est plus lui-même qui exécute. Alors tout devient facile. Le mystique n'a plus qu'à se laisser emporter. Période de passivité à laquelle bien peu atteignent. Mais c'est pour ceux qui y parviennent l'époque des grandes réalisations.

A ces trois périodes du mysticisme correspondent des paroles et des visions qui sont comme la pierre de touche de cette évolution. A la première se rattachent les paroles et visions corporelles et imaginatives. Les révélations corporelles impres-

sionnent encore le tympan ou la rétine : quoique subies et en rupture avec le courant ordinaire de la conscience, elles sont encore extérieures à l'être et purement intellectuelles. Les autres, au contraire, sont déjà plus intimes ; les sens n'étant plus impressionnés, elles sont intérieures à l'être. Enfin elles ne sont pas purement intellectuelles, elles s'enrichissent déjà de sentiments. — Analogues à ces révélations sont les paroles et visions de la nuit de l'esprit, avec cette différence que c'est Satan qui les inspire. — Les paroles et visions intellectuelles appartiennent généralement à la troisième période. Malgré le nom que leur ont donné les mystiques, elles sont essentiellement affectives : elles naissent du plus profond de l'être. A vrai dire, ce ne sont plus des paroles ni des visions. L'inspiré ne peut établir de distinction entre elles. Ce sont plutôt de brusques révélations intuitives des principales vérités. Elles rendent celles-ci présentes par d'autres voies que celle de l'intelligence. Mystère de la Trinité et de l'Incarnation, présence du monde en Dieu, toutes ces révélations, qui transcendent l'entendement, ne peuvent être exprimées ensuite par des paroles. Elles sont des états d'émotion pure où le moi social et le moi profond ne peuvent avoir aucun contact ; où le moi profond ne peut être révélé.

Ainsi le mysticisme nous apparaît comme une recherche perpétuelle de l'émotion au détriment de l'intelligence. De même que pour le génie, une certaine technique est nécessaire, de même le mysticisme a lui aussi des procédés qui lui permettent d'atteindre ces états exceptionnels. Mais le mysticisme, comme le génie, a ses prédestinés.

Comme nous l'avons vu, cette émotion que le mystique crée en lui naît d'une représentation collective qui se transforme au niveau de l'être, per-

dant sa face première. Ainsi va la création. Elle prend dans la société une base d'où elle s'évade ensuite pour recréer ; ou pour créer des émotions, — émotions neuves d'où naîtront de nouvelles pensées.

Mais l'émotion mystique garde néanmoins de la société un certain reflet des représentations primitives. D'où cette conséquence qu'elle n'est pas une émotion coenestésique pure et encore moins une implication logique ; elle participe des deux à la fois. Elle est conscience d'une attitude mentale. Il en est de même, nous l'avons vu, dans le génie.

L'émotion mystique est donc le fruit d'une activité inconsciente de l'esprit. Son processus est le même que celui dont est issue l'inspiration. Il se produit d'abord un travail conscient de l'esprit ; l'oraison mentale est réfléchie et volontaire. Puis tous les termes se déposent dans les profondeurs de l'inconscient. D'où, après maturation, ils renaîtront au jour sous une forme spontanée et si personnelle que le sujet reconnaît à peine la source première. Comme dans l'inspiration, cet état s'empare de lui et le domine, lui donnant l'impression qu'il n'est plus maître de ses pensées ou de ses actes : c'est un autre être qui les lui dicte, et cet être ne peut être que Dieu.

Ainsi le mysticisme est un état de création qui s'évade de la société. Il oublie bien vite en effet les éléments qu'il lui emprunte. La meilleure preuve en est que le mysticisme se retrouve partout semblable à lui-même, dans toutes les religions et sous toutes les latitudes. Or si l'homme n'était qu'un reflet de la société de son temps, si le mysticisme était lui-même exclusivement social, cette concomitance troublante et toujours semblable à elle-même ne se retrouverait pas avec cette constance, avec cette systématisation si complexe, et pourtant invariable

dans son ensemble. La matière peut changer, la religion être différente : le schème dynamique persiste. Il en est ainsi de toutes les émotions vraiment profondes. La société peut toujours les modifier ; il n'en reste pas moins des bases, des lois psychologiques générales qui ne changent pour aucun homme. L'individu transcende le social, et s'il y puise les aliments de ses pensées et de ses actions, il demeure une source invariable et profonde, qui prend naissance dans la biologie même de l'être humain.

Les corps sont à la fois différents et semblables. C'est par eux que se transmettent les tendances héréditaires. Certes, un être ne renferme pas en lui toutes les tendances de tous les êtres ; et c'est pourquoi certains ne peuvent se comprendre, alors que d'autres éprouvent une sympathie immédiate. Les tendances sociales de l'être sont à l'origine de la sympathie.

L'homme n'hérite donc que d'un certain nombre de ces tendances. Mais celles qu'il possède sont inscrites dans l'humanité ; elles sont le fruit d'un savant dosage, et l'individu est d'autant plus doué que ce sont les tendances profondes qui dominent en lui. D'ailleurs il n'est pas illogique d'imaginer que des tendances nouvelles peuvent naître par mutation brusque, suivant les conceptions d'Hugo de Vries.

Les tendances du mystique sont peut-être le résultat de semblables mutations. Il peut en être de même pour le génie. Ces tendances sont des tendances profondes ; elles entraînent le plus souvent une véritable désadaptation sociale. Le moi profond prédomine sur le moi social.

Mais cela n'est pas toujours vrai. Sainte Thérèse d'Avila, parvenue à la troisième phase de son évo-

lution mystique — la nuit divine, — eut une existence extrêmement active : elle fonda, organisa et dirigea 14 couvents. Goethe, à côté de son existence créatrice, eut une existence sociale extrêmement active.

Le moi originel peut donc orienter son activité créatrice vers des buts hautement sociaux. Mais cet altruisme n'est qu'apparent, l'être se réalise dans ses œuvres.

Dans le mysticisme, il se réalise avec facilité. Tandis que le génie exerce un contrôle sur lui-même, ce qui fait de l'acte créateur une activité à la fois voulue et involontaire, le mystique agit sans aucun effort, comme si Dieu était en lui, comme si Dieu agissait à sa place. La création du mystique va donc plus loin que celle du génie. Elle est tout entière sous le coup d'une émotion puissante qui pousse à l'action l'être qui l'éprouve. Le mysticisme est donc, ainsi que nous l'annoncions à la fin du précédent chapitre, une création poussée jusque dans ses plus ultimes conséquences.

L'émotion mystique est proche de celle de l'amour. Le mystique aime son Dieu avec une ferveur qui ressemble à l'amour humain. L'amour de Dieu a d'ailleurs les mêmes concomitants physiologiques que celui-ci. Les mystiques éprouvent, dans leurs états d'oraison, des jouissances coenesthésiques qui s'épanouissent fréquemment en jouissances sexuelles : érections et pollutions. Elles sont la traduction physiologique d'une représentation intellectuelle.

Or l'amour est un stimulant puissant du génie. Les Muses des poètes ne sont pas un lieu commun. Elles correspondent à une réalité : l'émotion d'amour rend plus facile la création.

Le parallélisme entre le mysticisme et le génie

n'est donc pas seulement spirituel. Il est aussi physiologique. Nous venons de trouver, dans l'amour, un exemple de ce parallélisme.

Les tares des mystiques sont également celles des génies : convulsions, « attaques de nerfs », émotivité malade...

Ainsi le parallélisme entre le mysticisme et le génie est constant. Son étude nous a permis de préciser certaines conditions de la création. Le mysticisme est un état de génie poussé jusqu'aux frontières extrêmes de l'émotion.

CONCLUSION

La pensée créatrice semble donc avoir un fondement biologique. Ce fondement est-il une cause de nos états de conscience créateurs, ou ne faut-il voir dans ces états biologiques qu'un simple concomitant ? Répondre serait arbitraire. Des faits peuvent être interprétés en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux hypothèses.

Nous avons montré ces concomitants physiologiques au niveau de l'imagination et nous avons insisté sur la notion d'effort mental. Ils existent aussi dans l'émotion créatrice. Mais là ils donnent lieu à des réactions biologiques mal individualisées.

Nous avons distingué intelligence et génie et montré qu'il n'existe aucun moyen biologique satisfaisant susceptible de permettre d'établir une distinction entre l'une et l'autre. Seule la qualité du processus émotif diffère.

Il existe au niveau de l'individu deux moi différents, l'un social, l'autre original, profond. A chacun d'eux correspond une variété spéciale de tendances, sans que l'on puisse établir une frontière nette entre ces deux éléments. Au contraire, il semble qu'il existe une transition insensible de l'une à l'autre.

Le moi social est inapte à la création. Le moi

social ne fait qu'adapter l'être, il le fait vivre dans les chemins tracés d'avance. Le moi profond est au contraire désadapté d'avec la vie sociale : il refuse les canons de la Raison, pour vivre une vie originale et personnelle, une vie d'émotion.

Or la pensée puise sa source dans l'émotion. Mais cette source est différente selon que l'on envisage son évolution historique ou son évolution dans nos esprits modernes. Du point de vue historique, la pensée serait née de l'action : origine directement biologique, d'autant plus que l'action est elle-même sous-tendue par l'émotion. Aujourd'hui la pensée est devenue adéquate à l'action. Aussi le chemin est-il différent. L'émotion suscite une pensée, et la pensée dirige l'action : conséquence du progrès qui a intellectualisé ce qui, au début, était complètement étranger à la pensée. L'homme a conquis son intelligence sur la pensée mystique.

Nous n'avons pas voulu nier le rôle de la Raison. Elle est un mode de contrôle utile dans la création. Nous avons simplement montré que la raison est de source sociale et relativement récente. Au contraire l'émotion et l'action sont le fait des peuplades primitives les moins évoluées ; d'où leur source plus profonde, — dans les ténèbres mêmes de l'être.

Connaissant cette pensée, nous avons montré ce que devenait l'acte créateur, combien il était différent de l'acte ordinaire. La volonté est en quelque sorte entraînée par une marée plus forte, de source émotive. Tandis que dans l'Acte la pensée volontaire contrôle l'émotion, dans l'Acte créateur c'est l'émotion qui dirige la pensée. Mais tout acte est en partie irrationnel. Il y a donc, déjà, dans chaque

être, des germes de création, — création dont l'être est d'autant plus capable que le domaine du moi originel est plus étendu. Car le génie a une source émotive et personnelle. Le mysticisme, sorte de génie, en est l'illustration. Il commence dans les ténèbres.

Vu : *Le Doyen,*
TIFFENEAU.

Vu : *Le Président,*
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Ch. Nicolle. — Biologie de l'Invention.

Drs A. Cantonnet et Fiolioza. — Le Strabisme.

Drs ^eRémy, A. Cantonnet, Valby et Blum. — Le
Diploscope 1917.

Dr P. Janet. — L'Amour et la Haine. De l'Angoisse
à l'Extase.

Bergson. — Les données immédiates de la Conscience.

Les Deux Sources de la Morale et de la Religion.

Dr Ch. Blondel. — Introduction à la Psychologie collective.

Durkheim. — Formes élémentaires de la Vie Religieuse:

Dr Dumas. — Nouveau traité. Article sur l'Emotion.
Article de I. Meyerson sur les Images.

Paul Guillaume. — L'Habitude.

Maurice Pradines. — Problèmes de la Sensation.

Lévy-Bruhl. — La Mentalité Primitive.

De Montmorand. — Les Grands mystiques catho-
liques orthodoxes.

Delacroix. — Les Grands mystiques chrétiens.

Bastide. — Problèmes de la Vie Mystique.

Jean Baruzi. — Saint Jean de la Croix.

